

L'ANNONCE DU DÉBITANT

Vous tous que ceci intéresse, hommes et femmes, jeunes et vieux, citadins ou ruraux, écoutez :

Je vous informe qu'ayant ouvert récemment un débit de liqueurs fortes, j'entreprends de faire des ivrognes, des misérables et des mendiants, afin que ceux qui se conduisent honorablement dans la société soient chargés de pourvoir à leurs besoins.

En fort peu de temps, mais, moyennant rétribution, je puis préparer des sujets pour la mendicité, de même que pour Beauport et la Longue-Pointe ou autres asiles de fous, et je prépare aussi des recrues pour les prisons et pour l'échafaud.

Je puis procurer des esprits qui portent les hommes à se quereller, à voler, à répandre le sang, esprits qui, par leur action invariable, diminuent le bien-être, augmentent les dépenses et nuisent à la prospérité générale du peuple.

Je puis offrir, pour les différents goûts, des articles de cabaret qui augmentent le nombre des accidents, aggravent les maladies dangereuses et rendent incurables les maux qui, sans mes spiritueux, seraient fort anodins.

Je vous vends des potions qui, à quelques-uns, ôtent la vie, à d'autres la raison, et à un grand nombre leurs biens et à tous la paix ; des breuvages qui font que de bons pères de familles sont changés en démons furieux ; j'offre à tous des boissons qui font que les épouses deviennent veuves, les enfants orphelins, et qui font que tous mes clients en souffrent considérablement.

Grâce à la vente de mes liquides, la génération qui doit naître des meilleurs habitués de ma maison est sûre de croître dans l'ignorance et de causer un préjudice au pays.

Par mes liqueurs, les mères de familles oublient les besoins et les cris de leurs pauvres petits enfants, en même temps que la valeur de leur inestimable vertu. Par le contenu de mes flacons, je puis corrompre des hommes au caractère religieux, souiller la pureté des églises et produire la mort spirituelle, temporelle et éternelle des amateurs de mes produits.

Si quelqu'un avait l'impertinence de me demander ce qui me porte à accumuler de tels maux sur des gens relativement heureux, je leur répondrais honnêtement : l'argent, l'or, les billets de banque.

Je vis dans un pays libre, je paie patente pour détruire le cœur, la réputation, la faculté, l'âme et le corps de ceux qui m'honorent de leur patronage. Venez, venez tous, accourez ! Je m'engage à faire tout ce que je promets ; vous pouvez vous fier à moi pour cela. Ceux qui désirent attirer sur eux-mêmes ou sur leurs chers amis quelques-uns des maux indiqués ci-dessus, sont invités à mon comptoir où, pour quelques centins à la fois, je leur fournirai le sûr moyen de réussir.

Mon enseigne dit aux amateurs que les poches se vident chez moi, qu'on y fabrique des nez rouges, des vêtements loqueteux, des yeux abrutis. On y forme aussi des querelleurs, des faussaires, des joueurs, des élèves pour les pénitenciers, des larrons, des meurtriers, du gibier de prison et de futurs sujets pour la potence.

En outre, on y prépare des tombeaux aux buveurs, des chaînes aux forçats et des recrues sans nombre pour la grande armée des corrupteurs. Tout cela se fait dans ma maison en vertu de la loi ; les tribunaux eux-mêmes m'en reconnaissent le droit absolu, parce que je paye à l'octroi, aux commis des boissons, etc.

Chez moi, on voit des hommes dont le visage rappelait jadis l'image de Dieu, devenir semblables à des démoniaques, sous la triste influence du petit verre ; celui-ci a le pouvoir d'abrutir et de faire des époux autrefois sobres et bons, des maris cruels, à la figure bestiale, aux yeux sombres et injectés de sang. En outre, mes liqueurs les conduisent sûrement vers l'abîme éternel.

De plus, sachez que quiconque entre chez moi est le bienvenu et peut y boire à loisir aussi longtemps qu'il a de l'argent, mais, quand il n'en a plus et que l'heure est venue de fermer ma taverne pour la nuit, tout buveur sera mis à la porte, même à coups de pied si cela est nécessaire, et qu'on lui donnera pour chambre la rue ou la place publique, pour lit le sol humide ou glacé et pour couverture la voûte du ciel.

Venez tous, donc, qui voyez cette annonce, prenez-en note. Je ne vous fais pas de vaines promesses.

On dort en faction, dit le lieutenant.—Page 141, col. 1



Au large, te dis-je, et plus vite que ça.—Page 140, col. 2

grette, ses imprudentes paroles, l'infortuné Louisic, et pour les racheter, les reprendre, que d'heures, d'heures encore, il passerait sous la neige, par les nuits les plus froides, par la bise la plus glaciale !

.... Mourir, il va mourir ! L'heure est venue ; comme elles ont marché vite, les maudites aiguilles. Encore quelques minutes, des secondes, maintenant, et l'atroce vieille sera là, fidèle à sa parole....

C'en est fait, l'heure va sonner !....

Douter encore, impossible.... Espérer....

Trop tard ! Un pas à raisonné sur la neige, une main s'abat sur l'épaule de Louisic qui, mort à demi, implore :

—Sainte Anne, pitié....

—On dort en faction, maintenant, dit le lieutenant des Evettes ; huit jours de bloc, mon garçon, en attendant le cadeau du colonel ; allons, fixe !

Tout ahuri, le fonctionnaire se dresse dans l'encoignure où il s'est endormi, et présente machinalement les armes au lieutenant des Evettes qui s'éloigne en fredonnant un motif de valse.

Frottant de ses deux mains gourdes ses yeux ensommeillés, Louisic Guinvarch, fusilier à la quatrième du second, éprouve une sensation bien douce qui lui réchauffe le cœur.

—Imbécile, dit-il, je rêvais....

Et la joie de se retrouver vivant lui faisant oublier la punition encourue, il ajoute, avec un ouf de soulagement :

—Cette fois, j'y coupe pas, mais j' préfère encore ça !

ABEL MERCKLEIN.

FIN

